

La nouvelle dans toutes ses impuretés

Gilles Léveillé, *Lieux de passage*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1995, 162 p., 17,95 \$.

Michel Dufour, *N'arrêtez pas la musique!*, Québec, L'instant même, 1995, 104 p., 14,95 \$.

Michel Dallaire, *Dans ma grande maison folle*, Sudbury, Prise de Parole, 1995, 126 p., 16 \$.

Michel Lord

Numéro 79, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38640ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1995). Compte rendu de [La nouvelle dans toutes ses impuretés / Gilles Léveillé, *Lieux de passage*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1995, 162 p., 17,95 \$. / Michel Dufour, *N'arrêtez pas la musique!*, Québec, L'instant même, 1995, 104 p., 14,95 \$. / Michel Dallaire, *Dans ma grande maison folle*, Sudbury, Prise de Parole, 1995, 126 p., 16 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 29–30.

Gilles Léveillé, *Lieux de passage* Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1995, 162 p., 17,95 \$.
Michel Dufour, *N'arrêtez pas la musique !*, Québec, L'instant même, 1995, 104 p., 14,95 \$.
Michel Dallaire, *Dans ma grande maison folle*, Sudbury, Prise de Parole, 1995, 126 p., 16 \$.



La nouvelle dans toutes ses impuretés

De Québec à Sudbury, en passant par Montréal, on constate une poussée de la forme narrative brève dans ce qu'on peut appeler la francophonie canadienne.

NOUVELLE
Michel Lord

DANS LE MONDE QUÉBÉCOIS ET CANADIEN, il n'est guère d'éditeur qui aujourd'hui hésite à prendre le risque d'éditer un recueil de nouvelles, certains se spécialisant même dans le genre. Montréal demeure la plaque tournante de l'édition en général, mais n'a pas toujours l'apanage de la qualité.

Des passages difficiles

J'en veux pour preuve le premier recueil de nouvelles de Gilles Léveillé, *Lieux de passage*. Léveillé n'est pas tout à fait nouveau dans le domaine — il a publié sept des quinze nouvelles de son recueil dans des revues —, et ce n'est pas un écrivain dépourvu de qualités, mais ce qui me saute aux yeux, surtout à la relecture de son recueil, ce sont deux défauts, je dirais plutôt deux failles, qui minent à l'occasion le plaisir de la lecture et qui touchent à la construction du recueil et à l'écriture elle-même.

D'abord, côté construction, je me demande pourquoi on a placé en première ligne « La corde à linge », qui selon toute vraisemblance serait le premier texte publié par Léveillé, en 1986. Personnellement, j'aurais éliminé cette nouvelle, ou je l'aurais placée quelque part au centre du recueil. Pourquoi ? Simplement parce que je ne vois pas l'intérêt d'assommer le lecteur dès le départ avec cinq pages de description minutieuse d'une corde à linge. Comme élément accrocheur, il s'est déjà fait mieux. Non pas que le texte soit mauvais en soi — il fait vaguement penser aux *Instantanés* d'Alain Robbe-Grillet (Paris, Minuit, 1962) — ni que la description doive être proscrite dans le genre nouvellier, bien au contraire, car il y a de bonnes nouvelles *descriptives*, mais cette « Corde à linge » est d'une lourdeur telle que je crains que nombre de lecteurs ne soient rebutés par sa sécheresse et laissent là leur exploration du reste d'un recueil qui recèle pourtant des beautés. Il y a là, comme le descripteur le dit lui-même, « [u]ne couleur désespérante, un vert qui jaunit, qui s'acharne, qui insiste » (p. 14). À mon sens, la première pièce de l'édifice a été mal choisie. Il y a aussi que les nouvelles suivantes donnent également dans le *genre* descriptif, et on voit bien que la manière de l'auteur y puise là sa source,

celui-ci prenant plaisir à faire sortir de l'ombre une certaine banalité : « Il s'ajoute à l'image un trait esthétique particulier, celui de la banalité de l'objet qui enracine le plaisir. » (« L'air du temps », p. 25)

On comprend que Léveillé joue dans les zones d'ombre (« L'heure des lampes »), et, parfois, la banalisation à l'extrême. Sur cette lancée, le discours est comme rempli de retenue, d'un silence presque audible, dans « Des mains qui ont beaucoup travaillé » par exemple, où même l'effort narratif se trouve problématisé (et motivé, dois-je dire, par le sujet lui-même) :

Je ne voulais pas dire qu'il s'agissait en fait de ma mère. Instinctivement ou confusément au début, obéissant à une sorte de prudence, je me laissai guider par cette impulsion, par ce désir de ne pas nommer ou mieux de dire sans en prendre tout à fait les moyens. (p. 41)

C'est ce qu'on peut appeler une forme d'exhibition de la paralexie, qui selon Gérard Genette tient à « l'omission de telle action ou pensée importante du héros focal » (*Figures III*, Paris, Seuil, p. 212). À la décharge de Léveillé, on pourrait croire que le choix du genre bref, où l'on peut se permettre de dire peu tout en suggérant beaucoup, soit le bon, et que sa manière, faite d'un mélange d'« impulsion » freinée par une (trop grande ?) « prudence » narrative, définisse en grande partie son esthétique. En ce sens, je dois reconnaître que Léveillé maîtrise à sa manière l'art de la nouvelle.

Mais reste le deuxième aspect, l'écriture. En règle générale, la qualité est bonne, mais le discours contient de nombreuses scories. Dans la nouvelle, peut-être plus qu'ailleurs, ces « détails » sautent aux yeux. J'en donne quelques exemples, que l'éditeur aurait dû corriger : « Oubliant dans sa tête l'idée » (p. 17) ; « méditant à l'intérieur d'elle-même » (p. 39) ; « le désespoir posait un regard exorbité sur les objets » (p. 24) ; « l'intelligence de son esprit » (p. 31) ; « C'est une question de verbe ou de sentiment ou de vraiment ressentir les choses » (*ibid.*) ; « s'il s'avérait peu possible » (p. 51) ; « L'invitation dut donc restreindre ses visées à des membres de sa famille » (p. 126).

Gilles Léveillé
Lieux de passage



Cela dit, il faut se rappeler que *Lieux de passages* ne contient pas que des imperfections. Certaines nouvelles, comme « Musique de chambre » et « Le promeneur solitaire ou "Comme à Ostende" », adoptent une forme et un ton très personnels. Je dirais que, à l'instar d'un des personnages, « une sorte de logique affective » (p. 105) semble présider à l'organisation des nouvelles de Léveillé. Dansant pour ainsi dire sur la corde raide, c'est là que son discours prend toute sa force. Dommage pour les scories et le reste.

De la musique avant toute chose

Le discours est plus finement ciselé chez Michel Dufour qui, lui, est à son troisième recueil de nouvelles avec *N'arrêtez pas la musique!*. Toujours à l'instant même, il a publié *Circuit fermé* (1989) et *Passé la frontière* (1991), d'excellents recueils, passés discrètement, presque inaperçus.

Dufour travaille toujours dans la brièveté par excellence. Ses nouvelles comptent entre deux et sept pages, et privilégient une forme de morcellement du corps et de la pensée que le discours (de pensée justement) cherche parfois à recoller. L'incipit de la première nouvelle de *N'arrêtez pas la musique!* dit précisément cela, qu'on trouvait dans « Le corps éparpillé » (*Passé la frontière*) : « J'essaie de reconstituer le monde autour de moi. » (« Petite fantaisie pour la fin », p. 9) Baignant le plus souvent dans l'étrange et campé dans des univers à la limite du réalisme et de la SF, les nouvelles de Dufour paraissent peu différenciées à l'œil qui ne fait que les survoler, en raison peut-être d'une écriture blanche, presque parfaite. Ici on peut dire que si ses manuscrits comportaient des défauts, ils ont été savamment gommés par les éditeurs perfectionnistes de L'instant même.

Mais sous cette surface polie se cachent des voix très différenciées d'une nouvelle à l'autre, qui redisent toutefois toujours la même chose, mais avec un art consommé de la concision esthétique : différentes formes de déchirures existentielles entre ce que j'appellerais le topique et l'utopique, la banalité des lieux communs et l'extraordinaire, certaines figures de compositeurs romantiques et postromantiques (Schumann, Schubert, Mahler) étant ici mises en relief à cette fin. Les nouvelles ne sont pas toutes inscrites sous le signe de la musique, mais, lorsque les grands compositeurs sont évoqués, écoutés, sollicités, les personnages paraissent mieux supporter la difficulté d'être, alors que les textes sans musique sont d'ordinaire proches du désespoir irrémédiable.

Peut-être à cause de la brièveté et de la densité du propos, et certainement parce que chacune des dix-huit nouvelles semble taillée comme un diamant, dont elles gardent une certaine dureté, le dernier recueil de Michel Dufour me laisse croire que l'on assiste à l'efflorescence d'une des plus belles œuvres nouvelles du Québec.

Le beau désordre, comme la mémoire

Certaines des qualités de l'écriture de Dufour (densité, concision...) peuvent être attribuées à l'œuvre de Michel Dallaire, du moins dans son premier recueil de nouvelles, *Dans ma grande maison folle*. Également poète et romancier, il publie depuis 1981, surtout à Prise de Parole. Les onze nouvelles de son recueil, si elles sont moins brèves que celles de Dufour, jouent davantage le jeu de la fragmentation du discours, rejoignant en cela une certaine disposition et une certaine posture poétiques :

Un arc-en-ciel dans mes lunettes.

Les rues comme des couloirs interminables.

Direction nulle part.

(« Dans ma grande maison folle », p. 7)

L'écriture de Dallaire fait souvent très zappé, très rap, très flash, et, si je suis tenté de lui reprocher la surutilisation du procédé de la fragmentation, je dois préciser qu'il ne m'a pas ennuyé un seul instant. Cela tient sans doute au travail d'épuration du texte, qui ne garde que l'essentiel pour générer sa tension narrative. Il y a aussi le fait que le procédé du fragmentaire parodie bien plus le fonctionnement du monde actuel qu'il n'en fait son éloge.

Se perçoit également une sorte de douleur à peine contenue dans les textes de *La grande maison folle*. Parfois cela risque de tourner au pathos, comme dans « Madame X », mais le narrateur se contient justement, garde ses distances, un peu à la façon de Meursault dans *L'étranger* de Camus.

C'est dans « Comme un vieux bout de film », un des textes les plus ontariens, du moins par la thématique, que l'on retrouve le mieux exploité ce discours du pathos cassé, fragmenté, puis reconstruit comme dans un montage filmique, d'une *beauté baroque*, pour reprendre le titre d'un roman de Claude Gauvreau. Dallaire, le nouvellier-poète, affectionne l'expression des « pulsions refoulées à vaincre [...] le beau désordre, comme la mémoire », et ce qui est « inachevé, accidenté [...] la beauté et l'atrocité » (« Quand il m'écrit », p. 120-121). On comprendra que, pour saisir cette voix à la fois si particulière et tout à fait de son temps, c'est tout le recueil qu'il faut parcourir.



Michel Dufour



Nouveautés!

Madeleine ou la rivière au printemps

Simone Rainville



C'est par ses lettres à son amant que Madeleine se laisse découvrir. Des lettres qui stimulent l'imagination autant par ce que l'épistolaire cherche à cacher que par ce qu'elle consent à révéler. Ces lettres rédigées dans un chantier forestier des années 50 laissent aussi entrevoir, avec sensibilité, la vie traditionnelle des bûcherons.

2-7600-0274-8 198 p. 19,95 \$

Le discours confisqué

Michel Doucet



Les acquis de la communauté acadienne du N.-B. demeurent très fragiles dans le contexte actuel. Michel Doucet présente cette réalité avec ses nombreuses subtilités et ses multiples facettes. Il dénonce les situations d'injustice et les incohérences qui résultent de la politique de deux poids deux mesures dont nous faisons souvent les frais.

2-7600-0281-0 240 p. 24,95 \$



C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8
Tél. (506) 857-8490 Téléc. (506) 855-3130